

Accueil » Suisse » article

A quelles sources Christoph Blocher a-t-il puisé son idéologie?

Quand le populisme recrée la peinture nationale

Paru le Lundi 10 Novembre 2003

JÉRÔME MEIZOZ*



La forte progression de l'UDC, ou, plus crûment et clairement, du Schweizerische Volkspartei, aux récentes élections, et la revendication consécutive d'un second siège au Conseil fédéral, ont fait grand bruit en Suisse et hors de Suisse. Après l'Autriche, après l'avancée de l'extrême droite en Alsace et en Italie du Nord, la Suisse alémanique emboîte le pas. Sans compter la Suisse romande, où des sections de l'UDC sont créées sans discontinuer. Que se passe-t-il donc?

Qui est Christoph Blocher? D'une famille venue de Souabe au milieu du XIXe siècle, très vite assimilée à la vie helvétique, le grand-père de Christoph Blocher, Eduard (1870-1942) fut un fervent partisan de la séparation entre Suisse romande et alémanique. Germanophile, comme le général Wille en 1914, pour lutter contre l'entrée de la Suisse dans la SDN en 1920, acceptée par une majorité de Romands, il devient cofondateur de la Volksbund für Unabhängigkeit der Schweiz, association qui défend la neutralité suisse, non sans une phraséologie antisémite et anticommuniste. Ce théologien passionné de sciences naturelles publie à Stuttgart en 1923, *Die Deutsche Schweiz in Vergangenheit und Gegenwart*, ouvrage de darwinisme social où il distingue trois races en Suisse, dont une dominante, établie en Suisse alémanique, l'homo europeanus, qui, comme chacun sait, est un blond aux yeux bleus... Christoph Blocher, lui, est fils de pasteur, né à Laufen (sur le Rhin) en 1940, septième enfant d'une famille de onze, dont deux pasteurs. L'un d'eux a failli être révoqué, en 1977, sur pétition des fidèles, pour sa dureté et ses prêches jugés excessifs sur la prédestination. Unique fils à ne pas envisager d'études, dans un premier temps, Christoph désire devenir agriculteur: le voilà en stage dans son village, puis à l'école d'agriculture de Winterthur avec diplôme à la clef. A 21 ans, il se décide à passer un bac et commence à l'école polytechnique de Zurich des études d'ingénieur agronome, qu'il interrompt pour la filière du droit (Zurich, Paris, Montpellier). Mariage en 1967, le couple a 4 enfants. En 1971, M. Blocher soutient sa thèse sur «La fonction des zones agricoles et leur lien avec la garantie de qualité suisse».

Dépourvu de capital économique, mais diplômé, le jeune homme donne des cours privés au fils du patron d'EMS-Chimie, W. Oswald. Pris sous l'aile de ce directeur, il entre chez EMS, puis devient vice-directeur et secrétaire général de l'entreprise, à la mort d'Oswald en 1979. En 1983, Blocher s'impose comme l'actionnaire majoritaire de EMS-Chimie, qui a des filiales dans le monde entier. Sa fortune imposable se monte, selon Christoph Schilling, à 261 millions de francs suisses. La carrière militaire est essentielle aux dirigeants helvétiques jusque dans les années quatre-vingt: Blocher devient lieutenant-colonel dans la protection aérienne. En 1972, il entre au Schweizerische Volkspartei (SVP-UDC). Il sera député au canton de Zurich (1975-80), dès 1977, président de la section cantonale, puis conseiller national (député à l'Assemblée) dès 1979. En 1989, il fonde l'ASIN, association antieuropéenne appuyée sur la neutralité, qui recrute à droite, et parmi les parlementaires d'extrême droite comme M. Dreher, du Parti des automobilistes. L'industriel Blocher défend les thèses néolibérales, mais cherche à protéger à l'intérieur de celles-ci, le mythe du Sonderfall Schweiz (l'exception suisse).

Dans cette trajectoire, on peut relever quelques grandes lignes: une ascension sociale rapide, liée à la formation et aux relations; la persistance d'un fantasme personnel ruraliste, qui le porte à identifier la nation avec le peuple des campagnes; enfin la forte prégnance d'une éthique protestante fondamentaliste, le travail vécu comme une vocation (Beruf als Berufung, selon l'équivalence luthérienne étudiée par Max Weber). Dans cette vision du monde, il n'y a pas des dirigeants, mais des «responsables», et c'est Dieu lui-même qui place dans la société ceux à qui il donne une «mission». Telle est du moins l'opinion de M. Blocher.

Etrange cumul: la stratégie économique et politique de M. Blocher mêle donc à la fois un versant réactionnaire et un autre, moderniste. Elle n'est pas sans analogie avec celle de l'Opus Dei dans le catholicisme, sans pour autant que le parti de M. Blocher soit une organisation religieuse: au conservatisme moral et politique, elle allie un modernisme économique résolu, qui, oubliant alors son patriotisme véhément, n'hésite pas à investir à l'étranger, délocaliser ses usines, engager des fusions au détriment des emplois dans le pays, et soumettre le parc industriel à la logique mondialiste de la bourse. On peut spéculer à loisir sur le phénomène européen du populisme (lire encadré), mais il faut prendre en compte l'histoire spécifique du SVP.

Faire un don

Pour des médias indépendants...

En faisant un don pour cet article, vous participez au maintien de notre indépendance. *Le Courier* n'a pas de capital, mais il a une richesse, ses lecteurs. Si vous souhaitez faire un don en Euro, vous pouvez vous rendre sur notre page Dons.

Votre boîte à outils



GRATUITEMENT



Ces articles sont mis à disposition sous un contrat Creative Commons.

FAITS RÉCENTS

Le SVP, quatrième parti de Suisse dans les années quatre-vingt, est devenu depuis 1999 le second parti au Parlement avec 44 sièges . (Depuis le 19 octobre 2003, il est le premier parti du Parlement, devant les socialistes). Son leader, Christoph Blocher, qui n'est pas le président du parti, mais le dirigeant de la section zurichoise, fait l'objet d'un intérêt de tous les instants, tissé de méfiance polie et de fascination non analysée, dans la grande presse néolibérale (L'Hebdo ou Le Temps). Pour ne rien dire de l'ancien hebdomadaire de gauche Die Weltwoche, dont le nouveau rédacteur en chef est un admirateur de Christoph Blocher... La campagne de M. Blocher, qui a mobilisé les thèmes xénophobes (par un amalgame, que ne confirment pas les statistiques, entre les requérants d'asile et la délinquance), le refus de l'Europe, l'exaltation des valeurs patriotiques et le dénigrement du parlementarisme au profit d'une démocratie plébiscitaire, a finalement attiré les électeurs de l'extrême droite traditionnelle (Démocrates suisses et Parti des automobilistes), captant plusieurs sièges dans ces partis, et ratissant au centre, chez le PDC et les Radicaux.

D'où vient ce SVP dont l'ardeur journalistique surfait volontiers la force? C'est la version moderne de l'ancien parti dit des «agrariens», (Bauern und Bürgerpartei, paysans, artisans et bourgeois), fondé en 1918 pour faire pièce à la montée du socialisme, manifestée par la grève générale. Dès 1929, il dispose d'un représentant au Conseil fédéral (Exécutif national), et aujourd'hui, il en revendique deux. L'ouvrage du Dr Ernst Laur, Le Paysan suisse sa patrie et son oeuvre (1939) donne un aperçu de l'idéologie de ses dirigeants historiques dans les années trente, où se côtoient la défense des intérêts agricoles et celle de la civilisation rurale, sous la houlette d'un paternalisme social sévère, antiparlementaire et antisindicaliste. Au moment où la structure sociale de la Suisse voit le monde rural en minorité (1920=26% de tous les actifs, 1991=4,5%), M. Laur a voulu perpétuer l'idée que le citoyen suisse est avant tout un paysan, et il n'hésita pas à approuver la devise de Mussolini: Ruralizziamo l'Italia. Avant sa reprise en main par Christoph Blocher, dans les années quatre-vingt, le parti était perçu comme une droite traditionnelle, cherchant à s'imposer aussi au centre-droite (son nom en français: Union démocratique du centre). Trois clivages permettaient de le décrire à l'origine: le clivage ville-campagne (un électorat était à dominance rurale), le clivage linguistique (recrutement avant tout dans les cantons de langue allemande), le clivage religieux (majoritairement protestant).

Le parti a bien changé. Depuis le début des années quatre-vingt, avec l'arrivée de Christoph Blocher et l'évolution du champ politique, le SVP est désormais dirigé par des industriels qui comptent parmi les plus grosses fortunes du pays. Ceux-ci continuent à tenir un discours mythique sur la communauté helvétique, et à en exalter les valeurs rurales et traditionnelles. Avec actuellement moins de 30% d'électorat rural, le SVP est devenu un parti de droite protestataire implanté en ville, qui utilise la référence paysanne comme un garant symbolique de légitimité. A Zurich, un nouvel électorat émerge, composé d'une fraction de la bourgeoisie économique urbaine. Il se crée, semble-t-il, un véritable phénomène de mode parmi la jeunesse dorée de la capitale bancaire.

PEINTURE SUISSE

La nostalgie du monde rural est un thème personnel prégnant chez Christoph Blocher. A titre personnel, il nourrit une passion pour les toiles du peintre national du siècle dernier, Albert Anker (1836-1910), dont il possède plus de 100 toiles dans son château de Rhäzuns. M. Blocher fait collection des deux peintres suisses les plus chers actuellement, selon la vente Christie's à Zurich, le 23 mars 1999: Ferdinand Hodler (un paysage adjugé à 1,8 mio de francs suisses) et Albert Anker (un portrait à 620 000 fr.). L'industriel zurichois organise lui-même ses expositions, la dernière en date à l'automne 1999 à la Fondation Saner (Bienne). La première eut lieu en 1985, accompagnée d'un article de M. Blocher intitulé programmatiquement, «Vois, la terre n'est pas damnée», paru dans le service de presse du SVP.

L'exposition Anker fait ainsi partie intégrante d'une «démonstration politique». Laquelle? Elle est le lieu d'une récupération des images de la communauté nationale: le peintre Anker est l'ambassadeur par excellence de la jeune démocratie helvétique de 1848. Son rôle dans la symbolique culturelle de la Confédération n'est pas sans analogie avec celui de son contemporain, Jeremias Gotthelf, pasteur, écrivain tourné vers un public populaire qu'il cherche à éduquer, en recourant parfois au dialecte alémanique. Anker collaborera à l'illustration de ses OEuvres complètes. Le peintre, lui, est fils d'un vétérinaire bernois. Il interrompt des études de théologie en Allemagne, dès que son père l'autorise à suivre sa vocation de peintre et devient alors élève de Charles Gleyre à Paris. Pendant trente ans, pour sa carrière, il passera l'hiver dans la capitale française, et l'été en Suisse. Ses toiles - entre autres genres, il effectue de la peinture religieuse et des portraits de commande - représentent des scènes rurales et obtiennent un grand succès au Salon de Paris de 1863. Dès 1873, il siège au comité de rédaction du Magasin pittoresque. En 1870, le voilà élu député au Grand Conseil bernois et en 1889, il devient membre de la commission fédérale des Beaux Arts, acteur direct de la politique artistique de la Confédération. Dans la perspective nationale et didactique que prône le nouvel Etat, Anker illustre un livre national en plusieurs langues, de Johannes Stutz, L'Histoire suisse racontée au peuple (1899). Bien que la Suisse soit l'un des pays les plus précoces lors de l'industrialisation, au XIXe siècle, elle se représente alors, à travers les peintres qu'elle commande, comme rurale. L'imagerie nationale bien connue, qui se résume dans le vers d'Hugo, «Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement», s'est fixée au cours du siècle précédent. La lettre que le Conseil fédéral envoie à Anker, le 26 mars 1901, pour son septantième anniversaire est éloquent: «De très

nombreuses représentations de notre vie populaire et de notre histoire nationale sont sorties de vos mains d'artiste. Comme nous admirons en Jérémias Gotthelf l'écrivain qui, inspiré par les figures typiques de notre peuple, a créé un monument littéraire, nous vénérons en vous le maître qui nous a donné de voir ces personnages vivre dans vos tableaux. Votre oeuvre artistique est accessible à chacun, son langage est direct, vivant et son réalisme sain fera l'admiration des générations futures. [...] Soyez convaincu que vos oeuvres seront appréciées particulièrement par le peuple suisse auquel vous offrez des plaisirs toujours renouvelés.»

Christoph Blocher semble trouver le réconfort et un message civique dans le paternalisme rural illustré par les scènes d'Anker: scènes d'école élémentaire, paysans autour de leur poêle, vieil homme lisant le journal, repas familial patronné par le père. Rôles et fonctions sont donnée et immuables, les scènes d'intérieur sont nimbées d'une nostalgie et d'une paix irréaliste, préservées de tous conflits sociaux, et du réalisme de scènes urbaines ou industrielles. Il y aurait à faire toute une étude à la Michel Foucault, par exemple, sur L'heure de gymnastique à Ins, un tableau peint au moment des discussions autour de l'Ordonnance fédérale sur la gymnastique pour les enfants (1878), pratique destinée à la préparation au service militaire obligatoire pour tous les hommes, véritable lieu de formation et stabilisation de l'esprit national.

La récupération, sous cette forme de la peinture nationale, sans autre précaution historique que le prétexte de la beauté et de la simplicité ne peut que susciter la méfiance. Le geste de M. Blocher, tout anodin qu'il paraisse au regard des importantes décisions politiques et économiques qu'il a pu imposer ailleurs, n'en montre pas moins que le symbolique pèse de tout son poids dans les représentations politiques. Le kitsch nationaliste peut être bricolé, réinvesti comme sédatif dans les problèmes du présent, pour s'attirer un électorat apeuré par les bouleversements économiques du nouvel ordre commercial mondial. Ainsi l'on peut façonner cyniquement l'image d'une communauté chaleureuse, pour faire adopter des dispositions qui n'ont, elles, rien d'idyllique. Ernst Bloch, dans Le Principe espérance, posait que le fascisme puise ses forces dans la «non-contemporanéité» des modes de vie urbains et ruraux, et creuse l'écart à l'intérieur même des deux populations. L'idéologie multifaces de M. Blocher, tout sourire et franc-parler à l'image des pères de sa patrie, est habilement en train de les mettre tous d'accord.

Note : * Enseignant à l'Université de Lausanne, essayiste et écrivain.

Texte basé sur une intervention à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, Paris, le 24.11.99, paru in Europe, n° 849-850.

L'auteur s'appuie notamment sur l'étude de référence de Christoph Schilling, Blocher, Zurich, Limmat Verlag, 1994, malheureusement non traduite.

article

Pourquoi ces succès populistes?

JMZ

Un chercheur de l'Université de Strasbourg, Bruno Deltour, a cherché à comparer le cas du populisme blochérien avec les situations autrichienne et alsacienne, favorables elles aussi au plébéianisme nationaliste. Son article intitulé «Cette culture germanique qui oublie» (Libération, 28 octobre 1999) décrit de manière pertinente les mouvements électoraux, mais l'interprétation qu'il en donne est inattendue chez un spécialiste de sciences sociales: selon M. Deltour, l'Alsace, l'Autriche et la Suisse alémanique partagent un point commun, une culture germanique de «l'ordre», faite de «penchants autoritaires» qui se révèlent actuellement. Et de citer les coquets villages de Suisse, d'Alsace et d'Autriche, mirés dans l'image de leur tradition, les maisons traditionnelles, les fleurs aux balcons, ce sentiment de propreté étouffante que l'on peut y éprouver parfois. A cela s'ajouterait, selon notre analyste, l'absence, dans ces trois régions de culture germanique, de toute culpabilité spécifique liée à la dernière guerre, et donc un tabou moins résistant qu'en Allemagne à l'égard des thèmes de l'extrême droite. Il faudrait ainsi chercher dans des «atavismes germaniques» la cause de l'actuelle dérive droitiste, de même que le nazisme ne serait, dans ce modèle, qu'une «émanation perverse de la culture germanique». Comme s'il n'y avait pas d'idées du même type à Marseille, à Aix, à Toulon... Comme s'il n'y avait pas de populisme de droite en Suisse romande ou en Italie du Nord! Il est étrange de voir revenir, en sciences humaines, la notion de culture nationale utilisée sur le mode de la Völkpsychologie. L'interprétation de Bruno Deltour, sans doute bien intentionnée, charrie cependant une bonne part de xénophobie structurelle, en prétendant que la source atavique de cela est propre à la germanité. Est-ce dû à l'observatoire strasbourgeois? Plutôt à l'oubli de la sociologie la plus élémentaire qui invite - contrairement aux besoins qu'a la grande presse de l'opinion du jour - de prendre en considération plusieurs paramètres pour expliquer un phénomène aussi complexe qu'une élection nationale?

Si l'on prend la peine d'étudier l'histoire des partis populistes respectifs, celle de leurs leaders, la conjoncture, l'évolution de l'électorat, la sémantique de la campagne, etc., on s'aperçoit, je crois, que le facteur «germanique» a une pertinence très limitée.
JMz

Commentaires

Quand le populisme recrée la peinture nationale | S'identifier ou créer un nouveau compte | 0 Commentaires

Affichage Par discussions Ordre Le plus ancien d'abord

Les commentaires appartiennent à leur auteur.
Ils ne représentent pas forcément les opinions du Courrier.

LE COURRIER

- » Présentation
- » L'équipe
- » Historique
- » Charte
- » Statuts NAC
- » Membres
- » Ass. lecteurs
- » Architrave
- » L'agenda
- » Contacts
- » Partenaires
- » Tarifs annonces

LE COURRIER

- » Abonnez-vous!
- » Le coin des abonnés
- » Nouvelles du Courrier

